

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 50

Artikel: Lo receinsémeint tsi la tanta Gri ton
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198460>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Elles me firent encore, et avec détail, sur le *Canton de Vaud*, sur les *Deux voix*, sur toi, plusieurs compliments les mieux tournés du monde, d'une manière si imprévue, si simple, si cordiale et si charmante que je serais un ingrat, comme je le leur ai dit, si je n'étais pas content d'avoir fait un livre qui a remporté un pareil prix.

Mais conçoit-on quelque chose de pareil ? Des paysannes, puisqu'on les appelle ainsi, qui vendangent, qui foulent le raisin, qui chargent la brante, je l'ai vu, qui fossoient au printemps, tout le monde me l'assure et d'ailleurs elles me l'ont dit, et qui lisent, qui lisent si bien, qui se rappellent si à propos, qui vous disent des choses si aimables qu'on est tenté de les trouver justes. Et avec cela belles, dignes, Durand dit sévères... L'une d'elles te ressemble un peu, et je le lui ai dit; ce fut là toute ma galanterie. Il est vrai qu'elle voyait bien ce que cela voulait dire, et elle le savait très bien aussi, qu'elle était la plus jolie. »

Au nombre des chansons de Juste Olivier que chantaient ces aimables vigneronnes, il est plus que probable que figurait celle dont voici un fragment, et qu'il avait dédiée à son frère Urbain :

LES BOEUFFS

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !
Mon frère, bien souvent, j'y pense !
Non, pourtant, plus souvent que toi
Qui, j'en suis sûr, dis comme moi
De nos vieux souvenirs d'enfance :

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Dans les grands jours de labourage,
Quand ils avaient bien retourné
Le dur sillon, bien cheminé,
On les mettait au pâturement.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Nous étions là, sous un grand chêne,
Allumant le feu du bouvier :
Une pierre était le foyer ;
Le bûcher, la forêt prochaine.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Notre cellier, faut-il le dire ?
Hélas, c'étaient — fait trop certain ! —
C'étaient les arbres du voisin...
Et je n'y puis penser sans rire.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Et pommes de terre grillées
Sous la cendre, bien mieux qu'au pot !
Oh ! — pour tout dire d'un seul mot : —
Pommes de terre *charbonnées* !

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Et les grands bœufs, couchés dans l'herbe,
En ruminant nous regardaient ;
Et leurs grands yeux nous répondaient ;
Et notre feu brillait, superbe !

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Le ciel était pur et sans voile ;
La blanche lune, se levant,
Comme nous, veillait en rêvant.
Nous couchions à la belle étoile.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs :

Nous devons à l'obligeance de MM. G. Bridel & Cie, éditeurs des œuvres d'Olivier, le portrait que nous reproduisons en première page.

Un dernier mot sur l'origine du romanche et du ladin.

Après les diverses correspondances que nous avons publiées dernièrement sur ce sujet, nous ne pensions pas avoir l'occasion d'y revenir. Mais les lignes suivantes que M. le professeur Poirier-Delay, à Montreux, a bien voulu nous adresser sur l'origine des anciens idiomes rhétiens, nous paraissent compléter

d'une manière très intéressante ce que nous en avons dit précédemment. Les renseignements fournis par M. Poirier et qui sont tirés de publications récentes, ne nous avaient pas encore été donnés. Nous l'en remercions.

L'origine de la *langue romanche* (*mumma romoncha*) et de son dérivé, le *ladin* date de l'époque romaine. La langue latine supplanta les idiomes céltiques et autres parlés en Helvétie et dans les Grisons en particulier, que traversaient deux ou trois des grandes voies commerciales et stratégiques reliant Rome par Milan avec Vindonissa et les villes d'outre-Rhin.

En un temps relativement court, le *ladin vulgaire* devint la langue de tous les peuples incorporés à l'empire romain. Mais, dans les gosiers rudes des Rhètes, — que nous considérons seuls ici, — la langue latine avait un autre timbre qu'au pied des Alpes ou sur les pentes méridionales des Alpes. Sous l'influence des dialectes germaniques, le latin vulgaire se corrompit, dégénéra en idiomes indépendants qui se développèrent organiquement. Ainsi naquirent le *romanche* et le *ladin* son proche-parent.

L'invasion des Alamans, au ve siècle, fit disparaître la langue latine des contrées de l'Helvétie orientale et centrale (la Suisse allemande actuelle); mais comment s'explique le fait, vraiment curieux, de la persistance d'idiomes dérivés du latin dans les vallées grisonnes, alors que tout le reste de l'Helvétie, moins la Suisse romande aujourd'hui, était noyé sous le flot germanique ?

Grâce aux hautes montagnes qui les protégeaient, grâce aussi aux incessantes relations commerciales et autres avec la vallée du Pô, les vallées de la Rhétie, qui avaient échappé à l'invasion des barbares germaniques, conservèrent leurs idiomes et leur identité.

Aujourd'hui, le romanche et le ladin disparaissent à grands pas devant la poussée formidable, irrésistible de la langue allemande ; aussi doit-on saluer chaleureusement l'apparition de la *Chrestomachie romanche*, dans laquelle M. le conseiller national Decurtins, des Grisons, a réuni les trésors littéraires des idiomes de la Haute-Rhétie. Il en était temps, car le ladin et le romanche, dans un avenir plus ou moins prochain, seront relégués au rang de langues mortes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Grisons sont en train de se germaniser. Déjà, en 1577, Ulrich Campell écrivait dans sa description, topographie de la Haute-Rhétie : « Il est difficile de trouver quelqu'un dans le Prättigau qui connaisse encore le *rhétien*. Il y a cependant quarante ans seulement, les habitants de la plupart des villages du Prättigau parlaient romanche entre eux et ne se servaient de l'allemand qu'à pour converser avec les étrangers. A l'heure qu'il est, le romanche a été si bien évincé du Prättigau que les habitants de cette vallée s'étonnent quand on leur parle de leurs ancêtres *welches* du xv^e siècle ; la surprise est plus grande encore chez les montagnards de Davos et les bourgeois de Coire, qui se figurent difficilement que leurs ancêtres, il y a quelques siècles, parlaient le romanche. A l'heure actuelle, cette langue n'est plus guère utilisée que dans la partie supérieure des vallées de l'Ian et des deux Rhins. »

L. POIRIER-DELAY, prof. à Montreux.
Un lecteur assidu du *Conteur*.

Lo receinsémeint tsi la tanta Gritton.

La senanna passà, que l'ont fê cé receinsémeint fédérat, dou municipaux sont zu roilli à la porta tsi la tanta Gritton, 'na v lha véva qu'est tota soletta.

Quand le ve cliao dou compagnons, revous coumeint dâi monsuns, avoué dâi papai dezo lo bré, la pourra vilha eût on bocon la grulettia et lão fe ein sè paneint la frimousse avoué son fordâi :

— Eh ! la mon Dieu te possiblio, qu'est-te onco arrevâ ?

— Ne vigneint po lo receinsémeint ! l'ai dese ion dâi municipaux.

— Et te baby que l'est onco cosse ! fe la vilha, binsu po no férè payi dâi novés z'impou, on n'ein a dza pas prâo dinse, que, dâi z'ans,

m'einlevine s'on pao veri ; payi, adé payi, ne savont pas ora coumeint prâo tormeint à le pourrés dzeins !

— N'aussi pas poaire, tanta Gritton, n'est pas d'impou que s'agit ; volliont feinameint savâi dierro l'âi a dâ dzeins ein Suisse, oùdès-vo ? Adon vo faut liaire lê papai que ne veint vobaili et repondre per écrit à tot cein que l'âi a dessus, pu no repasséreint décadjo matin queri la folhie. L'est por ti dinse ! compregnivo ora ?

— Ah ! ah ! bin oï ! mâ, jamé dè la vía ne vu poai cein férè ! vo faut arreindzi cein por mè, se vo plié !

— Et bin allein !

— Coumeint est-te qu'on vo dit ?

— M'appalo Marguerite, mâ vo sédès, on mé dit Gritton !

— Quin adzo âi-vo ?

— Oh ! por cein, ma fai, n'ein sé rein ào justo, mâ y'é coum'niyi avoué ma cousin Zaline, vo la cognait prâo.

— Ora, dè quinna religion itès-vo ?

— Ah ! volliont onco savâi s'on va ôo prêdo totès lè demeindzes ào quiet ! Y'a dza 'na vourbo que ne l'âi su z'ua ; mâ su adé po noutron vilho menstre !

— Bon ! bon ! vo faut onco no derè se vo droumetrè tsi vo la né dè deveindro à décadjo !

— Mé seimbllo tot parai que cllião monsuns sont rudameint tiurieux et founapets ! ora, que cein pao té lão faire se tiutso ice àobin tsi cau-quon d'autre ; mè foudrai petêtré onco lão marquâ se y'é fâ dái bio rôvo elia né et se y'é étâ tormeintafe pè lè pudzès. T'einlevâi pi po dâi brassapapets !

— Ma fai, l'est dinse por ti ! ora, dierro itès-vo ?

— Et bin ne sein trai : ma tchivra, noutron caion et mè !

— Pourra tanta Gritton, vo faut pastot mèlliâ ; lè bitâs à quatré piautès, on ne s'ein tsau pas ho baï, mâ feinameint dè cllião qu'ein ont què duès !

— Ah ! ah ! oh .bin, y'âobliâvo noutrès dzenelliès que n'ont què duès dè piautès ; vo foudrai prâo lè marquâ assebin !

— Vo ne l'âi itès pas ; ein fê de dzeins, vo z'itès don soletta.

— Bin oï ! mâ dâi iadzo, la vépra, la Rose à François vint cottedzzi avoué mè tantqu'à l'hâora dè baire lo café !

— Lè barjaques ne comptont pas ! ora, vo faut onco no derè se vo comptâ aberdzi cau-quon tsi vo la né dè deveindro à décadjo, pa-ceque foudrai onco reimpliâ 'na folhie !

— Mâ ! mâ ! itès-vo fous ! et por quoi mè preni-vo ! aberdzi cauquon ? mè, 'na vilho qu'a passâ houitanta ! Ah ! quand y'ête dzouvena et onco galéza, ne dio pas, kâ lè chalands ne mè manquâvont pas et y'aré pu mariâ lo valet ào vilho syndico, oùdès-vo ! mâ ne l'è pas voliu pace que, entré no sai de. lo vaudai ne sè conteintâvè pas dè iena. coudeissai en couénâ trai à quatre ein on iadzo et l'âi è de : pisque l'est dinse, ne vu rein d'on corattiao dè felhiès èt l'âi é bailli son sa. N'è-yo pas bin fê ?

— Oï ! oï ! respet por vo ! ora n'ein tot, mâ vo foudrà onco mettrè vourtron nom !

— Ah ! mon Dieu ! mè pourrés z'amis, ne vayo perein bé, pu ne sé perein signi, kâ y'a dza 'na vourba que n'est pas tenu 'na pliionma ; porrâi-t'on pas cein férè avoué la marque à fu ?

Reliques de Napoléon I^r. — Divers objets ayant appartenu à l'empereur ont figuré dans les galeries rétrospectives de l'Exposition de Paris. A ce propos, et sur le vu de factures retrouvées dans les archives, on a pu savoir ce qu'il payait ses chapeaux et ses redingotes. — Voici ces factures reproduites par les *Annales politiques et littéraires* :